

Antonio Skármeta/Alonso Ruano

la redaction

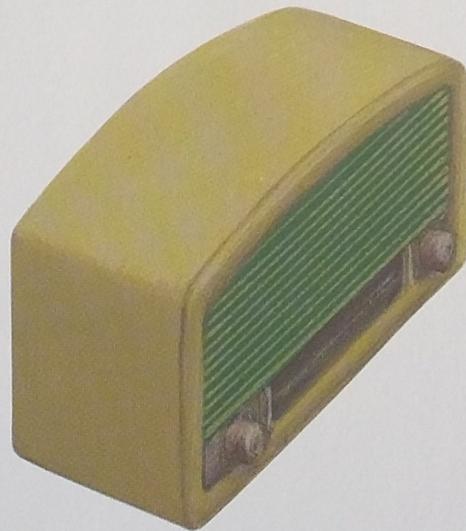


SYROS

La rédaction

de Antonio Skármeta

Illustrations : Alfonso Ruano



traduit de l'espagnol (Chili)
par Marianne Millon

L E JOUR DE SON ANNIVERSAIRE, Pedro reçut un ballon. Il protesta, parce qu'il en voulait un en cuir blanc et noir comme ceux dans lesquels tapaient les footballeurs professionnels. Celui-ci, en plastique, lui semblait trop léger.

– Si je veux marquer un but avec la tête, le ballon s'envole. Il est tellement léger qu'on dirait un oiseau.

– Tant mieux, lui dit son père, comme ça tu n'auras pas mal à la tête.

Et il lui fit signe de se taire d'un geste de la main, parce qu'il voulait écouter la radio.

Depuis un mois, les rues s'étaient remplies de militaires, et Pedro avait remarqué que son papa s'asseyait tous les soirs dans son fauteuil préféré, relevait l'antenne de l'appareil vert et écoutait attentivement des nouvelles qui arrivaient de très loin.

Parfois des amis venaient, ils s'allongeaient par terre, fumaient comme des pompiers et tendaient l'oreille vers le récepteur.

Pedro demanda à sa maman :

– Pourquoi est-ce que vous écoutez toujours cette radio pleine de bruits ?

– Parce que ce qu'elle dit est intéressant.

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Des choses sur nous, sur notre pays.

– Quelles choses ?

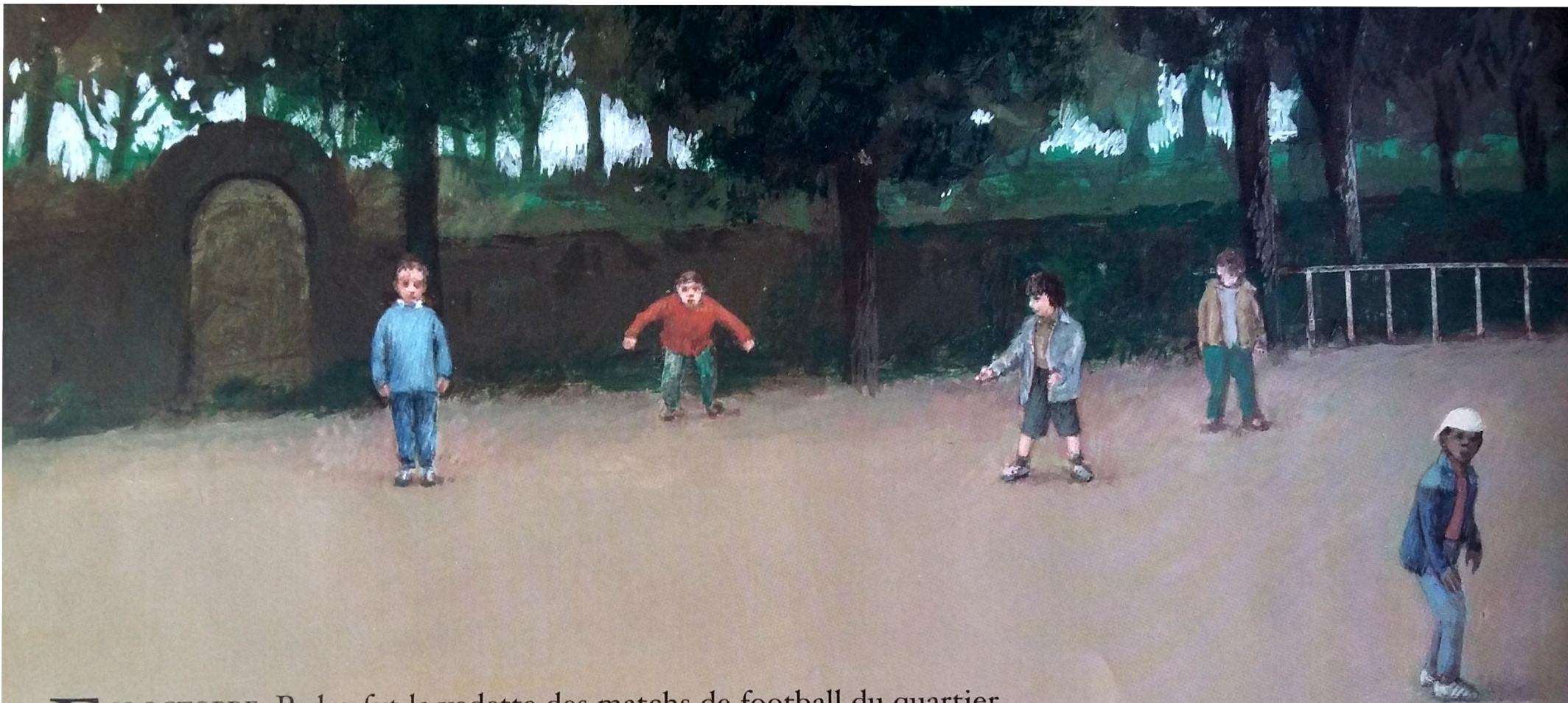
– Des choses qui arrivent.

– Et pourquoi est-ce qu'on entend aussi mal ?

– La voix vient de très loin.

Et Pedro, ensommeillé, se penchait à la fenêtre en essayant de deviner de quelle lointaine colline pouvait bien venir la voix de la radio.





EN OCTOBRE, Pedro fut la vedette des matchs de football du quartier.

Il jouait dans une rue bordée de grands arbres, et il était presque aussi délicieux de courir sous leur ombre que de nager dans la rivière en été.

Le murmure des feuilles donnait à Pedro l'impression d'être dans un stade couvert d'un toit, qui l'ovationnait quand il recevait une bonne passe de Daniel, le fils de l'épicier ; il se glissait alors comme Pelé entre les géants de la défense et shootait droit dans la cage pour marquer un but.

– But ! criait Pedro, et il courait prendre dans ses bras ceux de son équipe, qui le soulevaient en l'air parce que, bien que Pedro eût déjà neuf ans, il était petit et léger.

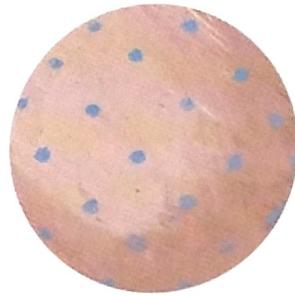


C'était pour cela que tout le monde l'appelait « petit ».

- Pourquoi est-ce que tu es si petit ? lui demandait-on parfois pour l'embêter.
- Parce que mon papa est petit et que ma maman est petite.
- Et sûrement aussi ton grand-père et ta grand-mère, parce que tu es super petit.
- Je suis petit, mais intelligent et rapide. Chez toi, la seule chose rapide, c'est la langue.



UN JOUR, Pedro amorça une avancée rapide sur la gauche, là où aurait dû se trouver le drapeau du corner s'il y avait eu un vrai stade de foot au lieu de la rue en terre battue du quartier. Il arriva devant Daniel qui gardait les buts, feignit d'avancer d'un mouvement de la taille, endormit le ballon entre ses pieds, le souleva au-dessus de Daniel qui s'était déjà lancé, et le fit passer doucement entre les deux pierres qui servaient de but.



– But ! cria Pedro, et il courut vers le milieu du stade en attendant que ses amis le prennent dans leurs bras. Mais cette fois, personne ne bougea. Ils étaient tous figés, regardant vers l'épicerie.





Des fenêtres s'ouvrirent. Des gens apparurent, le regard dirigé sur le coin de la rue. Des portes claquèrent. Alors Pedro vit deux hommes emmener de force le père de Daniel, tandis que plusieurs soldats le tenaient en joue à la mitrailleuse. Quand Daniel voulut s'approcher, l'un des hommes le retint en lui posant la main sur la poitrine.

– Doucement, lui dit-il.

Don Daniel regarda son fils.

– Surveille bien la boutique.

Au moment où les hommes le poussaient vers la jeep, il voulut porter la main à une poche et un soldat leva immédiatement sa mitrailleuse.

– Attention ! cria-t-il.

Don Daniel dit :

– Je voulais donner les clés au petit.

L'un des hommes le prit par le bras.

– Je m'en occupe.

Le soldat palpa le pantalon du prisonnier et il se produisit un bruit métallique, il introduisit la main dans la poche et en sortit les clés. Daniel les attrapa en l'air. La jeep partit et les mères se précipitèrent dans la rue, prirent leurs enfants par le col et les emmenèrent à la maison. Pedro resta près de Daniel dans la poussière que souleva la jeep en partant.

– Pourquoi est-ce qu'ils l'ont emmené ?

Daniel plongea les mains dans ses poches et serra les clés.

– Mon papa est contre la dictature.

Pedro avait déjà entendu ces mots. La radio les prononçait le soir, très souvent. Mais il ne savait pas très bien ce qu'ils signifiaient.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Daniel regarda la rue déserte et murmura, comme en secret :

– Qu'ils veulent que le pays soit libre. Que les militaires quittent le gouvernement.

– Et c'est pour ça que les soldats les arrêtent ? demanda Pedro.

– Je crois.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je ne sais pas.

Un voisin s'approcha de Daniel et lui passa la main dans les cheveux.

– Je vais t'aider à fermer, lui dit-il.



PEDRO S'ÉLOIGNA en tapant dans le ballon et, comme il n'y avait personne avec qui jouer dans la rue, il courut à l'autre bout pour attendre le car qui allait ramener son père du travail.

Quand il arriva, Pedro le prit dans ses bras, et son papa se pencha pour l'embrasser.

– Ta maman n'est pas encore rentrée ?

– Non, dit Pedro.

– Tu as joué longtemps ?

– Assez.

Il sentit la main de son papa lui caresser la tête et la serrer contre sa chemise.

– Des soldats sont venus et ils ont emmené le papa de Daniel.

– Je sais, dit son père.

– Et comment ?

– On m'a prévenu au téléphone.

– Daniel est devenu le patron de l'épicerie. Maintenant il me donnera peut-être des bonbons, dit Pedro.

– Je ne crois pas.

– Ils l'ont emmené dans une jeep comme celles qu'on voit dans les films.

Son père ne dit rien. Il respira profondément et regarda la rue avec tristesse. Bien qu'il fit encore jour, il n'y avait que des hommes qui rentraient lentement du travail.



- Tu crois qu’il va passer à la télévision? demanda Pedro.
- Qui? demanda son père.
- Don Daniel.
- Non.

Ce soir-là, ils se mirent tous les trois à table et, bien que personne ne lui ordonnât de se taire, Pedro n’ouvrit pas la bouche. Ses parents mangeaient en silence. Soudain, sa mère se mit à pleurer, sans bruit.

- Pourquoi est-ce que maman pleure? demanda Pedro.

Le père regarda d’abord son fils, puis sa femme, et ne répondit pas. Sa maman lui dit :

- Je ne pleure pas.
- Quelqu’un t’a fait quelque chose? demanda Pedro.
- Non, dit-elle.

Ils finirent de dîner en silence et Pedro alla mettre son pyjama. Quand il revint dans le séjour, ses parents se tenaient serrés dans le fauteuil l’oreille tout près de la radio, qui émettait des sons étranges, encore plus confus que d’habitude parce que le volume était très bas. Devinant presque que son papa allait porter un doigt à sa bouche pour le faire taire, Pedro demanda rapidement :

- Papa, tu es contre la dictature?

L’homme regarda son fils, puis sa femme, et tous deux le regardèrent à leur tour. Alors le père baissa et releva lentement la tête, en acquiesçant.





– Toi aussi, ils vont t’emmener en prison? demanda Pedro.

– Non, dit son père.

– Comment est-ce que tu le sais? demanda l’enfant.

– Tu me portes bonheur, petit, répondit-il en souriant.

Pedro s’appuya contre l’embrasure de la porte,

heureux qu’on ne l’envoie pas
se coucher comme d’autres fois.

Il écouta attentivement la radio
en essayant de comprendre.

Quand la radio dit : « la dictature militaire »,

Pedro sentit tout ce qui trottait
séparément dans sa tête

se rassembler comme un puzzle.

– Papa, demanda-t-il alors, moi aussi, je suis contre la dictature ?

Le père regarda sa femme, comme si la réponse avait été écrite dans ses yeux.

La maman se gratta la joue d'un air amusé.

– On ne peut pas dire ça, répondit-elle.

– Pourquoi ? demanda Pedro.

– Les enfants ne sont contre rien. Les enfants sont simplement des enfants.

Les enfants de ton âge doivent aller à l'école, beaucoup travailler, jouer et être gentils avec leurs parents, dit sa maman.

Chaque fois qu'on disait des phrases longues comme celle-ci à Pedro, il se taisait. Mais cette fois, le regard fixé sur la radio, il répondit :

– Bon, mais si le papa de Daniel est prisonnier, Daniel ne pourra plus aller à l'école.

– Va te coucher, petit, lui dit son papa.